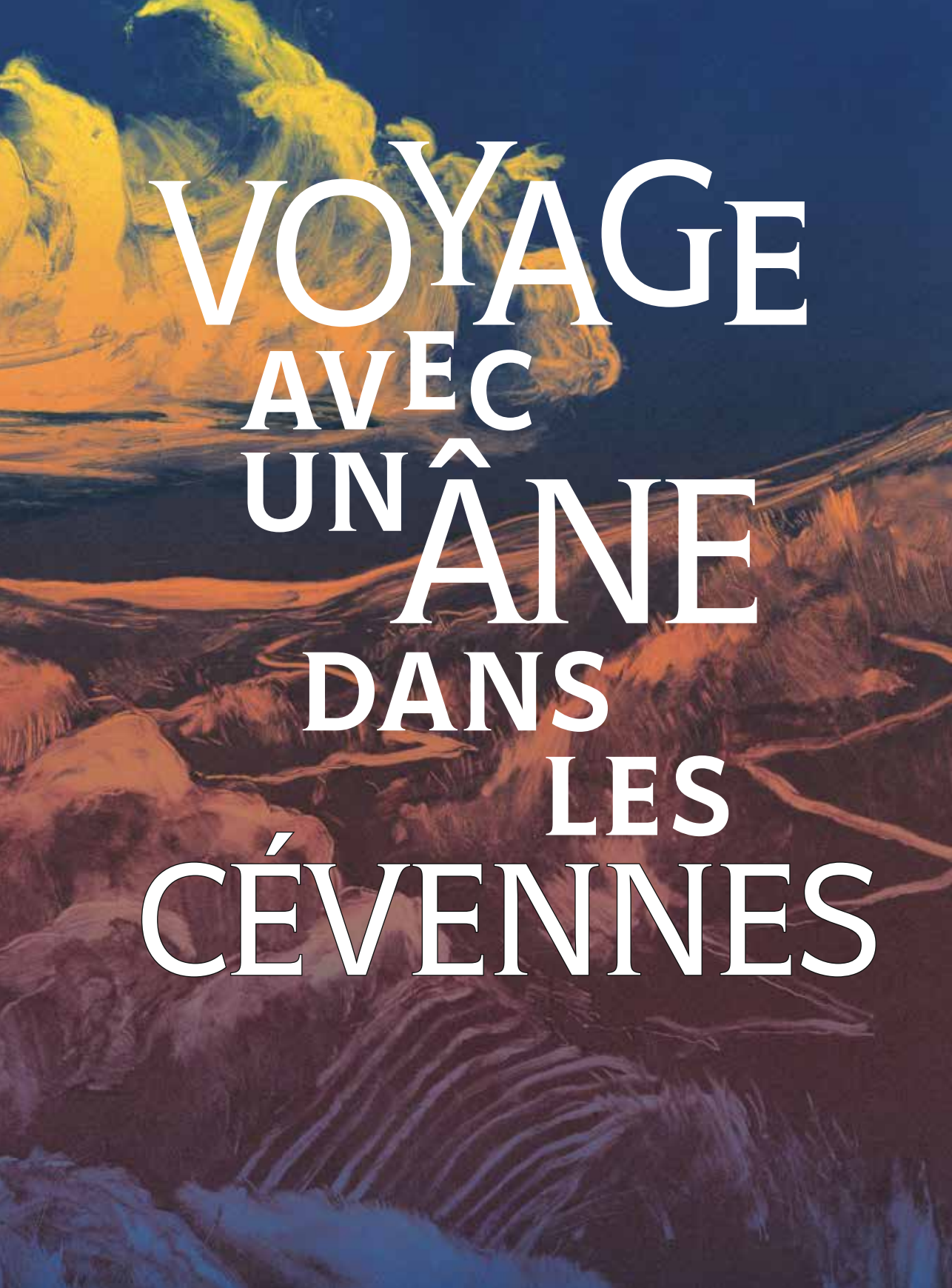
VOYAGE
AVEC
UN ÂNE
DANS
LES
CÉVENNES

VOYAGE AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES

ROBERT
LOUIS
STEVENSON

TRADUCTION
LÉON BOCQUET

ILLUSTRATIONS
GUILLAUME GUILPART

PRÉFACE
CLARA ARNAUD

MARCHIALY

PRÉFACE

ÉLOGE DE MODESTINE

C'est l'ânesse Modestine qui a valu au récit de Robert Louis Stevenson une telle postérité et une telle empreinte dans les paysages cévenoles, que l'auteur parcourt avec elle durant une douzaine de jours, à l'automne 1878. C'est à cet ouvrage aussi que se réfèrent aujourd'hui les dizaines d'agences de voyage et de structures touristiques qui proposent de prendre *la route de Stevenson* — labellisée et balisée au nom de l'écrivain écossais — avec un âne loué pour l'occasion. À cet ouvrage que ces centaines d'ânes doivent leur *emploi* et que ces familles doivent de vivre l'expérience d'un voyage avec ces compagnons « affectueux, tendres et endurants », comme le décrit l'un des loueurs d'ânes cévenols. Sur les brochures de tourisme, on voit des photos d'ânes bien portants, équipés de bâts de qualité. Le respect et la découverte mutuelle semblent être le maître mot de ces propositions de voyage encadré

qu'inspirèrent ce texte. L'âne, le mobile pour une exploration lente et attentive du territoire.

Et pourtant, à la première lecture du *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, j'ai découvert avec stupeur le traitement que l'auteur écossais réserve à son ânesse. S'inspirant de Thoreau et désireux de se remettre d'une rupture amoureuse, deux des motifs de son départ pour cette anti-expédition héroïque qu'est la traversée champêtre des Cévennes, Stevenson fait le choix de la marche. Il s'encombre d'un équipement conséquent afin de pouvoir bivouaquer, d'un luxe de boissons et d'ustensiles de cuisine. Incapable de porter tout ce barda lui-même, il achète une ânesse, qu'il envisage avant tout comme un judicieux porte-bagage. Jusque-là rien que de très ordinaire dans une société de la fin du XIX^{e} siècle, dont l'économie carburait à la force animale et humaine. Rappelons que douze millions d'équidés furent tués quelques décennies plus tard dans les tranchées lors de la Première Guerre Mondiale, que tant d'autres servaient alors de « véhicules » ou de « moteurs » pour les engins agricoles, qu'ânes et chevaux tractaient les péniches, œuvraient aux labours, ou descendaient dans les mines, entre autres tâches.

Ainsi, la « chétive ânesse, pas beaucoup plus grosse qu'un chien, de la couleur d'une souris, avec un regard plein de bonté et une mâchoire inférieure bien dessinée », du nom de Modestine, se retrouve-t-elle de l'aventure.

Mais entre Stevenson et Modestine, le malentendu est presque immédiat, et il est immense. Jugeant celle-ci récalcitrante au bout de quelques heures à peine, le voyageur égrène tout au long du livre, en particulier de sa première moitié, les sévices qu'il lui fait subir, dans l'espoir de la faire avancer plus vite et dans la direction souhaitée. Le déferlement de violence et ses conséquences sur l'ânesse rendent certaines pages insoutenables à lire pour un lecteur du XXI^e^ siècle un tantinet conscient de la sensibilité animale. Dès le troisième jour, l'ânesse porte les traces d'importantes blessures, décrites par l'auteur qui n'est autre que son bourreau. À la fin du périple, Stevenson doit écourter la marche car Modestine n'est plus en état de continuer le voyage sans repos préalable.

On aurait tort d'imputer la violence de Stevenson uniquement à la norme de son temps comme le font bien des lecteurs de ce texte devenu un classique. Largement utilisés en milieu rural, en particulier en montagne, pour des tâches souvent harassantes, les ânes étaient pour les paysans de l'époque, a minima, un outil de travail précieux et qu'il fallait « maintenir en état ». Il n'était donc tout simplement pas rationnel de traiter si brutalement un animal, au risque de le rendre inapte au travail. Et nombreux étaient ceux, même au XIX^e^ siècle, qui concevaient un attachement très fort à l'animal ; ainsi le propriétaire de Modestine pleure-t-il en la vendant à Stevenson.

Si ces scènes incommodent, c'est parce que la relation de Stevenson à Modestine est plus complexe et déterminante qu'il n'y paraît d'emblée. Que la violence n'y est pas décrite par complaisance, mais en ce qu'elle soulève de vives questions, en premier lieu chez son auteur, tout homme de son temps qu'il fût. Ainsi, on aurait tort de s'en arrêter au choc premier — légitime chez le lecteur en parcourant ces scènes de « fiévreuses bastonnades ». L'auteur aurait pu choisir de passer sous silence les frictions et les heurts avec Modestine et la violence de ses réactions. S'il décrit avec force détails son « ignoble besogne », c'est qu'il en consent de profonds remords.

Modestine a été achetée pour un usage pratique, comme un objet, elle se révèlera être un sujet, doué d'une volonté et d'affects, puis finalement une compagne, même si malheureuse, de route. Chez Stevenson, la remise en cause, d'abord timide, puis plus éclatante, n'opère pas au contact d'une altérité exotique, d'une plongée au cœur des Indes ou de l'Afrique noire, que relatent ses contemporains — ce qu'il fera aussi dans d'autres ouvrages — mais d'une altérité animale.

Dès le début du périple d'ailleurs, l'auteur est conscient de la bêtise de ses propres réactions. Des limites intérieures que sa violence révèle. Il n'est pas dupe de son ignorance. Et s'il décrit avec force de détail son incapacité à bâter correctement l'ânesse, il échouera dans le temps court de ce voyage à devenir un meneur respectueux. Voyager avec un animal

ne s'improvise pas, il le découvre à ses dépens et à ceux de Modestine. C'est aussi dans cet échec-là qu'une faille s'ouvre et qu'un autre Stevenson émerge, plus introspectif. C'est à l'endroit de sa confrontation avec Modestine, que Stevenson devient vraiment voyageur.

Avant de poursuivre, il faudrait préciser d'où j'écris. J'ai moi-même voyagé à pied avec des chevaux durant de longs mois, en autonomie, à plusieurs reprises dans ma vie. J'en ai tiré des récits de voyage. Je sais l'exigence de la route aux côtés d'un alter équidé. Mais surtout, j'ai grandi avec nombre d'animaux — chevaux, mules, chiens, chats et volatiles, et sept ânesses, cabotines, drôles, sensibles, que j'ai aimées comme des sœurs. Au fil de ces années partagées, au gré des épopées pour aller récupérer dans des propriétés privées la petite troupe d'ânesses, maîtresses en évasion, j'ai développé pour les ânes une tendresse toute particulière et une connaissance fine de leur comportement. Ainsi, lis-je dans chacune des réactions de Modestine, celles qu'aurait pu avoir Joséphine, Grisette, Delphine ou Albertine, chacune des ânesses qui faisaient famille avec nous.

À l'attention des non-initiés, rappelons l'essentiel : les ânes sont des équidés, des herbivores pacifiques. Ils sont dotés d'une grande endurance mais leur morphologie leur confère un pas plutôt étriqué, qui plus est quand leur hauteur au